**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 68 (1929)
**Heft:** 42

**Artikel:** Montreux
**Autor:** Vallotton, Benjamin
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-222825

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

68me ANNEE. — N° 42. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* Samedi 19 octobre 1929.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

**Rédaction et Administration :**
**Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne**
**PRÉ-DU-MARCHÉ, 9**

*Pour les annonces s'adresser exclusivement à*
**l'Agence de publicité Gust. AMACKER**
**Palud, 3 — LAUSANNE**

**ABONNEMENT :** *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
**six mois, Fr. 3.50** — *Etranger,* **port en sus.**

**ANNONCES**
**30 cent. la ligne ou son espace.**
**Réclames, 50 cent.**
***Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.***

## EN MARGE DE LA CIRCULATION

UN de mes amis, de retour d'Amérique, et qui contemplait avec une admiration profonde le sergent de ville à piédestal qui règle la circulation à St-François, a bien voulu me donner quelques renseignements sur la vie du piéton à New-York.

Là-bas, on voit d'autant plus volontiers grand et vaste que le pays est immense et fastueusement pourvu de richesses naturelles ou artificielles. Comme c'est aussi une démocratie, la volonté du plus grand nombre fait la loi. Exactement comme chez nous. Seulement, dans notre petite et charmante Suisse, les piétons sont encore, pour quelque temps, en majorité, ce qui fait que les règlements de police les protègent paternellement. Tandis qu'en Amérique, il n'y a guère que les mendiants de troisième zone et quelques rêveurs incurables qui n'aient pas leur voiture. Alors, par le jeu bien compris des institutions, ce sont essentiellement les automobilistes qu'on avantage. C'est la logique même.

Dans toutes les grandes cités américaines, on a bien vite remarqué que les accidents causaient de déplorables et constants arrêts de la circulation. Il fallut prendre des mesures énergiques. On les prit, soyez tranquilles. Désormais, quand on écrase quelqu'un, on ne s'arrête plus. On soulève un peu son chapeau et l'on continue. Un service spécial de la voirie ramasse, plusieurs fois par jour, les écrasés. Le numéro de la voiture culbutante est cueilli au vol par un des nombreux policemen préposés à cet effet ; la victime est pourvue sur le champ d'un numéro et identifiée dans la soirée.

Le « barême officiel des valeurs humaines » donne immédiatement en dollars la somme que représente l'écrasé et le lendemain, par un simple virement de son compte de chèques postaux, l'automobiliste s'acquitte sans frais et sans perte de temps de sa dette envers la société.

A l'heure où nos autorités recherchent avec bonne volonté des solutions élégantes et justes au problème de la circulation, je livre sans commentaires à leurs méditations ce rapide exposé des méthodes américaines. *J. P.*

---

**La Patrie Suisse.** — C'est encore un beau et très intéressant numéro que la «Patrie Suisse» du 9 octobre (1013). Il s'ouvre par un excellent portrait de M. Raoul Houriet, que le roi d'Egypte vient d'appeler à un poste de confiance ; il nous fait assister à la Fête des Vendanges, à Neuchâtel, le 6 octobre ; à un défilé de soldats en haute montagne ; à un passage d'avions en ligne et de dragons en fourrageurs, et à d'autres intéressantes scènes militaires. Il nous montre comment se fabriquent les crayons, ce que savent bien peu de gens. Il évoque la fête du 1er août célébrée par la colonie suisse de Batavia. Tous les goûts y trouvent leur compte. R. S.

---

**Comment Adam a été élevé.** — Marie, qui a quatre ans, venait de l'école, et racontait les belles choses qu'elle venait d'apprendre. Quand elle eut fini, son père dit :

— Tu nous dis qu'Adam fut le premier homme.

— Oui, dit la petite, et il n'a eu ni père ni mère.

— Eh bien ! dit le père, en simulant l'étonnement. Je me demande comment il a fait pour vivre.

— Je pense, dit Marie, qu'il a été élevé à la bouteille.

**Au vert.** — Le médecin lui a ordonné la campagne. Il s'est retiré dans un petit village, où il passe toutes ses journées à jouer au billard.

— C'est une façon comme une autre de se mettre au vert.

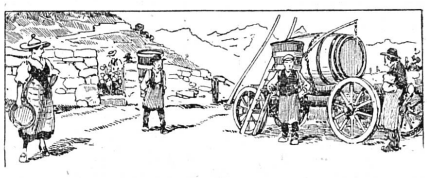
## LÈ DUVE RENAILLE

*L'avâi fé onna chètseresse*
*Que lè boû pregnant fû su pllièce.*
*Lè dzenelhie faisant dâi z'âo*
*Que sè couaisant pè lo selâo.*
*Pas on fi d'iguie pè lè moille,*
*Pe min d'étang, pe min de goille.*
*Lè poûro bot avant tant sâi*
*Que l'îrant à tourdzî lâo dâi.*
*Lè bîte retsertsîvant l'ombro,*
*Lo dâo, lo moû, lo frais, lo sombro...*
*Duve renaille avant trovâ*
*Dein on galé pâilo derrâ*
*Duve pucheinte z'ècouèlette*
*Plinne d'omète trâi quartette*
*De bon lacî bin fran, bin bllian,*
*Que fasâi bin boun asseimblliant.*
*Sti coup, no z'âi noûtron affére !*
*No vein ti doû pouâi no refére !*
*Que fâ ion dâi doû renaillon,*
*Vaitcé quie dedein dâo mollion.*
*Tsacon lo sein, tsacon lo noûtro.*
*Po mè, mè cheinto dza tot autro.*
*Rein que de vère clli trobllion,*
*Cein fâ rire mon coraillon. »*
*Vaitcé lè renaillon que châotant*
*Ion cé, ion lé, et que verottant*
*Dein lè z'ècouelle de lacî.*
*Tot è bin zu po coumeincî.*
*Mâ, vo séde prâo qu'âi renaille*
*Lo lacî ne vaut rein que vaille.*
*Lo premî de clliâo z'animau,*
*Benhirâo, fâ de son râipau,*
*Son fainéant et sa tséropa :*
*L'è restâ quemet de l'étoppa*
*Que l'è dein l'iguie, sein budzî,*
*Que l'a ètâ asphyxiï.*
*Lo lacî lâi cope lo socllio*
*Et n'a pas pu... bocliâ la bocllie...*
*L'autra, vo voudrâi bin savâ*
*Se lo lacî lâi a gravâ ?*
*Eh bin ! vaitcé. Quand la pernetta*
*L'a cheintu que cll'iguie blliantsetta*
*Lâi porrâi bin djuvî on tor,*
*S'è mess' à budzî lè dzènâo,*
*Lè cousse, lè piaute, la tîta,*
*A dzerelhî, breinnâ la rîta,*
*Sein botsî, sein z'arrêt, piattâ,*
*Sè sacâore, s'èdzevattâ,*
*— Tau on mousselhion vè 'na fllianma, —*
*Que lo lacî s'è fé ein cranma,*
*Et pu ein bûro po fini.*
*L'a dinse pu sè manteni*
*Tot âo coutset de la matola,*
*Quemet se l'ètâi su 'na chôla.*

*Tsèrope, coûtè ein grantiau,*
*Stasse n'è-te pas por vo ?*
*Se vo voliâi su noûtra terra*
*Vo saillî de voûtra misère,*
*Faut travaillî sein tant djurâ !*
*« Aidye-té, lo ciè t'aidera ! »*

*Marc à Louis.*

---



## MONTREUX

IL existe des villes consacrées. On y accourt du monde entier. On y écoute des drames wagnériens, on y visite des cathédrales, des musées... Mais il faut aussi des sites où l'on puisse trouver l'oubli badin et bienfaisant, le plaisir sans analyse, la rêverie apaisée. Or Montreux, le Montreux ensoleillé, posé entre le bleu des coteaux et le bleu du flot, respire la claire joie. Tant de cris d'admiration y furent poussés ! Et grâce aux montagnes immaculées en hiver, verdoyantes en été, deux fois l'an le décor est changé.

Certes ! Les vignerons ont vendu leurs vignes, les pêcheurs leur plage. Leurs fils sont liftiers, portiers, cuisiniers, chauffeurs. Le pied de l'alpe s'est garni de bâtisses où l'on trouve, pêle-mêle, la maison marocaine à toit plat, la villa italienne flanquée d'anges en plâtre, le chalet bernois, l'immeuble locatif laidement prétentieux, la touchante demeure des temps passés. Mais qui dira combien d'yeux enfiévrés se sont calmés en regardant les sapins austères, la courbe harmonieuse des monts, la fière chevauchée des rocs, la belle neige posée en bordure de l'azur, l'immensité lumineuse du Léman ?...

Faisons voir que nos monts valent bien le Parnasse... s'était écrié le doyen Bridel. Ce vœu est accompli !... Qui est-ce qui parle encore du Parnasse ?... Par contre, qui donc ignore les Rochers de Naye, Glion, Caux ?... Tramway, funiculaires, crémaillères, s'accrochent à toutes les pentes, se suspendent au dessus de tous les abîmes. Pour dix francs, aller et retour, le cul-de-jatte dompte la cime altière.

...Faisons voir que nos monts valent bien le Parnasse... Il est vrai que le doyen avait ajouté:

*Forçons l'étranger même à répéter nos vers*
*Et vengeons l'Helvétie aux yeux de l'univers !...*

Hélas ! l'étranger ne répète point nos vers. Le vengeur de l'Helvétie se refuse à naître... Ou plutôt si, il est né. Il porte double galon d'or à sa casquette, redingote verte, pantalon à passepoil jaune. A l'heure où gronde l'express, il se tient à la gare, au point stratégique, et il module son cri : — Hôtel Eden !... Eden Hôtel !... Hôtel Eden !...

A quoi le pâtre des légendes répond du haut des monts : — Liauba !... liauba !... por aria !...

* *

Le soir descend, un soir de gloire. Pendant la journée, si tiède, si printanière, les roses se sont ouvertes et les insectes bourdonnent, affolés... Le vent sent le narcisse car les pentes se sont vêtues du blanc des corolles ; il n'y a pas un promeneur qui n'ait les bras chargés de bottes odorantes, pas de regard qui ne soit enivré de la beauté entrevue là-haut... Un bateau siffle. De sa proue il fend les flots colorés, emportant encore des narcisses dont le parfum capiteux flotte et se perd avec le sillage d'argent.

Gravissons la colline au soleil couchant, entrons dans le paradisiaque cimetière de Clarens, si plein d'insectes, d'oiseaux, de rayons obliques, d'ombres, de fleurs, de silence... Debout parmi les tombes, un peintre à longs cheveux campe sur sa toile la silhouette d'une femme blonde qui pose, vêtue de jaune, une ombrelle rouge ouverte sur l'immense chapeau noir, éphémère d'expression, vibrante de couleurs orgiaques sur le fond funèbre des cyprès... Laissons ce peintre pâle fixer son rêve tandis que dansent autour de lui les moucherons dorés.

Serpentant entre les bosquets, un sentier herbeux conduit au tertre du doyen Bridel, au mausolée de Vinet : ici repose ce que la pensée vaudoise a produit de plus profond, de plus pur, de plus conscient du tragique de la vie humaine, de plus paisible pourtant. La nature défend ces pierres contre la poussière. Complices de la paix, les pervenches les protègent. Et l'âme pleine d'antique bonhomie du doyen Bridel, et l'âme ardente de Vinet semblent planer en ce beau soir de fête rose sur la ville qu'ils aimèrent à son berceau... Un casque d'or coiffe les montagnes dont le pied plonge dans le lac éteint... Une cloche sonne... Mais la voix s'est tue, qui, dimanche, après dimanche et pendant quarante ans, avait dit à tous ceux qui dorment dans ce cimetière :

— Prions Dieu !...

Qu'importe, puisqu'une autre voix monte sous le ciel, celle de Hans Stockmeyer qui dit : Hôtel Eden !... Eden Hôtel !

A quoi Karl Taubenspeck répond : Hôtel Select !... Select Hôtel ! *B. Vallotton.*

---

**C'est économique.** — Quand je voyageais dans ce pays, je m'arrêtais dans des hôtels vraiment magnifiques...

— Oh ! cela devait être cher...

— Non, je m'arrêtais seulement pour les admirer !

**Une journée longue.** — Le docteur rencontre Pidou et lui dit qu'il lui faut abandonner le petit verre.

— Vous pensez,? dit Pidou.

— J'en suis sûr, et de plus, si vous cessez de boire, je suis certain que cela prolongera vos jours.

— En y réfléchissant, c'est vrai, et vous avez raison, dit Pidou, j'ai passé vingt-quatre heures sans boire un coup, une fois, il y a six mois, et j'ai jamais trouvé une journée aussi longue !

---

## LES POISSONS ROUGES

RENE, voilà la nuit, sept heures viennent de sonner. Aucune raison d'attendre plus longtemps ta femme. Je dis à la bonne de servir le potage.

— Je t'en prie, maman, encore un instant de patience, Marthe ne saurait trop tarder.

— Elle n'a aucune notion du temps, je m'en suis aperçue le premier jour.

René Villebois juge prudent de laisser tomber le reproche. Depuis deux ans qu'il est marié, il en a entendu de toutes les couleurs, Mme Villebois mère, chez qui vit le jeune ménage, n'ayant jamais pu s'accorder avec sa bru. Il déplore aujourd'hui d'avoir accepté cette combinaison, économique certes, mais à laquelle s'attachent mille ennuis quotidiens, et presque autant de phrases aigres-douces. Placé ainsi entre deux tendresses également exclusives, il a louvoyé jusqu'ici et mené sa barque avec prudence au milieu des glaces flottantes. Ce soir, pourtant, le froid moral est si redoutable qu'on peut craindre la rencontre d'un iceberg.

Enfin, Marthe est rentrée :

— Bonjour, vous. Une surprise. Ne bougez pas ! Là, ça y est. Une, deux, trois ! J'allume.

Soudain, voici sur la table servie, une verrerie de Murano qu'habitent trois poissons rouges. Les regards de la mère vont de son fils à sa belle-fille et se fixent, courroucés, sur le vase où nagent trois bestioles affolées.

— C'est joli, risque René.

— Pas, chéri ? Qui c'est qui les aimera bien, les petits pespesses ?

Marthe quête un baiser, le reçoit avec dévotion, prolonge son plaisir. Mais un ordre crié à la bonne abrège les effusions :

— Le potage, Mélanie, s'il est encore assez chaud. Posez la soupière ici. Et enlevez-moi ça.

— Je dois les mettre où ?

— Mélanie, s'il vous plaît, portez-les dans notre chambre. Tu es bien d'accord, René ?

— Oh ! moi, fait l'interpellé, sans oser regarder personne.

Le repas s'achève dans une atmosphère d'orage. Marthe affecte de ne parler qu'à ses cyprins, René aligne des boulettes de mie de pain, Madame mère coupe en morceaux menus l'écorce de sa mandarine.

— René, passe-moi une cigarette.

— Vous allez fumer ici ?

— Comme vous voyez. Les poissons rouges craignent le tabac.

— Dans ce cas, je me retire.

— Parfait. Bonsoir, maman.

Cette fois, c'est la guerre, la guerre allumée par des poissons rouges. Marthe les soigne de façon touchante, change l'eau, leur distribue leur ration d'insectes desséchés. On ne prétendra plus que la notion du temps lui échappe. Que d'aventure, Madame mère se risque à nouer la conversation, Marthe s'excuse aussitôt :

— Mes enfants me réclament, dit-elle, la voix pleine d'inflexions tendres. Il faut que j'aille leur donner la becquée.

Légère, elle s'esquive. Ses trois poissons représentent son bonheur conjugal, menacé, sinon déjà compromis par l'hostilité de sa belle-mère.

Celle-ci, à son tour, observe les hôtes du bocal. Ce duel, elle l'accepte. Des poissons ou d'elle, qui lâchera le premier ? Un jour, un peu de sel tombe par mégarde dans le vase italien. — Mais il s'agit peut-être de poissons de mer ? — Un autre jour, un filet de vinaigre se mêle à l'eau. — Cela ne peut que les réconforter. — Un pharmacien, consulté en secret, vante certaine préparation grâce à laquelle les poissons rouges défuntent sans raison visible.

— Donnez-m'en un petit flacon, se décide Mme Villebois senior.

Les trois bestioles ont bu la drogue. Elles commencent de couler. La maman de René quitte en hâte la chambre, se montre, à midi, d'un enjouement inusité, refuse de sortir, malgré la clémence d'un ciel d'avant-printemps. A son ordinaire, Marthe va gober le soleil. Mme Villebois court alors au bocal : gaillards, les trois poissons folâtrent. Que devenir, si les cyprins résistent au poison ?

Au courrier de cinq heures arrive une lettre que Madame mère ouvre, la croyant sienne. Mme Villebois doit : « 18 poissons rouges fournis, par groupes de trois, du 20 février au 8 mars... »

Ainsi, sa belle-fille n'ignore rien des crimes commis, et chaque jour, elle a remplacé les poissons morts ?

Il ne reste à la douairière, vaincue, qu'à prendre le soir même le train du départ...

Le lendemain, à l'aube, René Villebois a réveillé sa petite femme :

— Marthe, Marthe, les trois poissons ont crevé.

— Ce que je m'en fiche, maintenant, répond l'ingrate, en replongeant son rose minois dans l'oreiller.

---

## JE CHERCHE UN HOMME

PETITE phrase célèbre prononcée, dit-on, par Diogène, l'homme au tonneau. Des hommes, mais nous en coudoyons à chaque instant sur notre passage, nous vivons avec eux et l'on se demande quel drôle de personnage le philosophe de l'antiquité devait être. Qui dit philosophe dit un homme vivant un peu dans la lune au lieu de s'escrimer à regarder devant lui sur cette terre où il faut gagner sa vie à la sueur de son front. On commence à en avoir assez, il est vrai. Aussi, s'est-on avisé de recourir de plus en plus aux choses inertes pour les faire travailler. Passe-t-on devant un chantier où il s'agit d'enlever un nombre considérable de mètres cubes de terre. C'est bien simple : on ménage autant que possible la main d'œuvre ; il suffit de faire venir une espèce de tank énorme possédant une forte gueule en fer qui, d'un coup, absorbe une ration que plusieurs ouvriers peineraient à enlever, à la sueur de leur front.... Mais ce n'est pas de cela que je voulais parler. J'en reviens au début : « Je cherche un homme ». Et voici une note prise dans une fable d'Esope :

Un jour, Esope reçut de son maître, dont il était l'unique esclave, l'ordre de préparer le repas plus tôt que de coutume. Mais il n'avait pas de feu. Il dut faire maints détours pour s'en procurer et, en revenant, il se hâta, coupa droit à travers la place publique. Un quidam l'interpelle : « Esope, que fais-tu en plein midi de cette lampe allumée ? » — « Je cherche un homme », et il rentra vite à la maison.

Ouvrons maintenant un dictionnaire, au mot Diogène. Nous lisons :

« Diogène de Sinope ou le Cynique, né à Sinope sur le Pont-Euxin, vers l'an 413 avant J. C. Philosophe célèbre par son tonneau, devenu son unique logis, par sa besace et par son bâton, par son écuelle, qu'il jeta comme superflue à l'aspect d'un enfant qui buvait dans le creux de sa main, et par cette lanterne avec laquelle il cherchait un homme en plein midi. »

Larousse ne mentionne pas l'histoire d'Esope cherchant, lui aussi, un homme, à la même heure, et avec le même objet. La seule différence, c'est que pour l'un c'est une lanterne et pour l'autre... une lampe allumée ! Diogène protégeait la flamme avec un verre et Esope n'avait peut-être qu'un crésu. Mais vraiment, cela ne suffit pas à donner une précision. Lequel des deux a prononcé la parole et s'ils l'ont prononcée tous les deux, l'un après l'autre, pourquoi ne nous l'a-t-on pas dit ? Il y a moyen de s'arranger. Convenons que chacun d'entre nous a le droit de dire, avec la même malice, en sortant de chez lui : « Je cherche un homme. » Chacun peut aussi, en rentrant se coucher, dire : « Je n'en ai point trouvé ». Il se frappera la poitrine, se demandant : « En suis-je un moi-même ! » *J. Nel.*

---

**Le bon truc.** — Un garçon ayant l'air très simple s'arrêta devant la boutique d'un forgeron en revenant de l'école, et le regardait travailler très attentivement. Le forgeron, mécontent de sa curiosité, prit un morceau de fer rougi au feu et le passa sous son nez, espérant le faire déguerpir.

— Si vous me donnez dix sous, je le lécherai, dit le garçon.

Le forgeron sortit la pièce et la lui tendit.

Le jeune homme simple prit l'argent, le lécha, le mit dans sa poche et s'en alla en siffilant.

---

## L'AMATEUR DE TAMBOUR

SAVEZ-VOUS jouer du tambour ? Non, probablement. On sait jouer du piano, du violon, de la flûte, du cornet à piston, du saxophone, de l'ophicléide, du serpent, du mirliton, de tout enfin, excepté du tambour.

Il faut être tapin de régiment, crieur de village ou saltimbanque, pour savoir jouer du tambour.

Moi, je ne suis rien de tout cela, et pourtant je sais jouer du tambour.

Comment ? Pourquoi ? Cela ne vous regarde pas. Je ne suis pas ici pour écrire mes mémoires. Bornez-vous à connaître que je suis fils de militaire, que j'ai passé mes récréations d'enfant dans les cours de caserne, que j'ai longtemps eu pour dada le genou d'un tambour-major, et qu'enfin j'ai toujours nourri une passion folle pour cet instrument sauvage, barbare, dont la rauque et monotone musique évoque en moi mille échos des vieilles sociétés disparues.

Oui, j'aime le tambour au point que je voudrais être seul à savoir en jouer. Et je souffre surtout quand je vois comme on en joue mal.

Jugez donc de ma surprise, quand hier, tout à coup, j'entendis un roulement exquis, perlé, plein de ressauts inattendus, et cependant d'une tenue bien homogène, bien liée, absolument moelleuse. Je m'arrêtai, haletant. C'était admirable.

Vite, vite, je cours pour tourner l'angle du bastion qui me cachait ce merveilleux artiste. O joie ! j'allais donc pouvoir causer de l'instrument chéri avec un frère, avec un maître !

C'était un petit vieux, en bourgeois. Oui, un particulier, un pékin, comme vous et moi. Et pas une mine de saltimbanque ! Un monsieur propret, à favoris, à figure de rentier.

Evidemment, cet homme était un amateur. Il [illegible] pour son plaisir, pour lui-mê-